

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 38

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi



LÈ Z'ECRETOURE

NAI a bin dâi sorte d'écretoure dein sti mondo et cein que lâi a de courieu, l'è que clliâo z'écretoure sant quasu lè même d'aprî lè meti. Dinse on dit po quaucon que fâ dâi tsambe ài lettre, que lâo bete dâi piaute de la mîma grantiau po que ne cllost-séyant pas, que lâo fant dâi riond à la bounaplièce et na pas ôu bourioun quand lè foudrài ài dzénâo, que lè crotset sant asse bin fê que stausse dâi tiâ — caion — eh bin ! on dit de lì : « L'écrit quemet on notero ! » ào bin quemet on régent.

On tsappilia-bou l'écrit quemet tint la tsetta : l'équarre sè lettre. On boutsi lè tsapllie ein petit bocon ; on boutequan ein fâ dâi groche et dâi petite, quemet sè cornet ; on menistre lè z'appond quemet dâi z'ao de gremietta, po ein avâi prâo mataïre quemet on pridz de djonno. On municipau, ào bin on conseillié fâ lè lettre ein paraplliodze quemet se voliâve sè parâ dâi z'éludzo et de la grâla. On conseillié que sè mauvye de pas reveni ài novalle vôté lè liette avoué dâi boton qu'on derâi de clliâo cazaque que lâi diant dâi veste. S'on vâi dâi lettre quemet dâi navette on dit : « L'è on bolondzî que l'a cein écrit ! » se sant bêtorse, on dit : « L'è on serraillon », et se guelenant, on sè peinse : « Cein vint de quaucon que l'è su lè trame ! »

Et pu, lâi a dâi dzein suti per tsi no. Lâo diant dâi graphologue. Clliâo coo vo guegnant bin adrâi l'écretoure d'on monsu, d'onna fêmala ào bin d'onna damuzalla et vo diant :

« Clli que l'a cein écrit, l'è ion que l'a on metî dinse et dinse, que l'a douz z'einfant, que sa fenâa ein atteind on autre, — et que revint de l'abbayâ ! »

Et va ! vo dio que lâi a dâi dzein que pouant vo débâlotta cein ào picolon, sein lâo trompâ, que cein l'è pardieu bin quemoûdo.

Lè pllie suti de ti, l'è lè z'apotiquéro. On lâo baille onna consulta de mайдzo, — onn' ordonânce, qu'on lâi dit — que lè écrite quemet se on tropf de motse l'avant caillf su lo papâ. Nion lâi vâi gotta. L'apotiquéro, li, guegne lo papâ, vouâite à tsavon et sâ vo dere rique-raque que l'è que clli grevatâdzo. Respect !

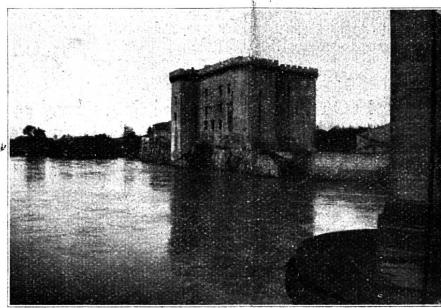
M'mameint que, l'autr'hi, i'è reçu on mot de beliet d'on camerardo, mâ avoué dâi lettre plleinne de crotset et de bougne à sè craire que l'avant tote passâ dèsô dâi tenomobile. Crâio que m'einvitâve à allâ dinâ avoué li, mâ n'être pas tant su de l'hâora. Po fini, mè vint l'idée d'allâ montrâ clli papâ à l'apotiquéro, li que sâ lière toté lè caenisse d'écretoure, po vère.

Mè vaitce dan vers li. Sein lâi rein dere, lâi baillô lo papâ dâo camerardo. Lo vouâite, va âovri on boutfet, preind onna botoille que l'ètai marquâ dessu. « Huile de ricin », mè la baillé et mè fâ :

— A-te que. L'è on franc.

L'a cru que l'ètai onn' ordonânce.

Marc à Louis.



Le Château du roi René.

MARC-HENRI EN PROVENCE

Tarascon.

NOUS quittions Arles au moment où le soleil darde ses rayons ardents sur une vaste campagne brûlée. La route s'en va toute droite, entre de beaux vignobles s'étendant à perte de vue. Et, de temps à autre, un poteau indicateur porte en lettres majuscules : « Tarascon 20 km, Tarascon 10 km. »

Tarascon, mot magique, évocateur ; c'est Tartarin, Daudet, le Midi ! À mesure que nous approchons, François du Crétêt sort peu à peu de son état habituel, qui est une douce somnolence, pour admirer le paysage.

Il y a, de chaque côté de la route, des céps magnifiques dont la végétation exubérante cache mal les belles grappes bleues.

Jules au Sapeur qui a l'admiration facile, quand il s'agit de vignes, de raisins et de vin, se tourne vers François et lui dit :

— Il te faudra venir ici vendanger « un pair » de brantées pour bonifier ton petit rouge qui sent un peu trop la pive !

A quoi François répond :

— D'abord, mon vin ne te doit rien. Il vaut ce qu'il vaut et je l'aime comme il est. Du reste, tu es bien content de venir de temps à autre, boire une bouteille chez moi et tu ne fais pas tant la grimace, à preuve que ton verre est continuellement vide.

Puis, d'un geste large qui désignait l'ensemble des vignobles du Midi, il ajoute :

— Ces vins du Midi sont réputés — ça c'est une affaire en règle — mais quant à moi, je n'en tourne pas la main. Ils sont capiteux comme du vieux kirsch, lourds comme du cirage et noirs comme de l'encre. Ah ! parlez-moi de nos petits vins rosés, piquants, émoustillants et qu'on sent passer au moment où on les avale. Ça, c'est quelque chose.

La conversation prit fin comme nous arrivions à Tarascon. Après un rapide coup d'œil au château du roi René, nous voilà engagés dans le fameux « cours » cher à Tartarin — le « cours » large et spacieux tout bordé de platanes. C'est dimanche. Il y a foule aux terrasses des cafés. On parle, on rit, on gesticule ; on s'interpelle dans cette langue sonore qu'on n'entend qu'ici et qui est unique au monde. Près de moi un vieux monsieur trapu et rondouillard éclate de rire et, frappant de la main la cuisse de son voisin, il lui crie : « Ah ! mon bon, qu'est-ce que tu dis là ! »

Des femmes aux lèvres rouges, au teint mat et aux yeux noirs se racontent des histoires amusantes et rient pour montrer leurs jolies dents.

Il y a de la gaîté dans l'air et de la joie partout. Marc-Henri lui-même, si placide depuis une heure ou deux, se sent revivre. Il attrape subitement l'accent du Midi, cet « assent » cher à Alphonse Daudet, et discute, tout comme un bon Méridional, avec force gestes tandis que le garçon de café auquel il s'adresse écoute poliment ce discours qu'il n'a pas l'air de comprendre. Et puis, saisissant le garçon par le revers de sa jaquette, Marc-Henri lui dit :

— Voyons, mon ami, dites-nous donc où est la maison de Tartarin, son jardin, son baobab ; montrez-nous le local du Club des Alpilles, la pharmacie Bézuquet et la boutique de l'armurier Costecalde !

Le garçon remue la tête en signe de dénégation et ajoute :

— Mais monsieur se trompe sans doute, nous ne connaissons personne, de ces noms-là, à Tarascon.

— Boufre ! s'écrie Marc-Henri, l'entendez-vous. Pour sûr qu'il est du Nord ce garçon-là puisqu'il ne connaît pas Tartarin. Apprenez, mon ami, que ce joyeux compagnon a beaucoup voyagé, qu'il est même venu en Suisse et a fait une partie de cave chez Fonjallaz, à Epesses, avant de rentrer dans son pays.

Ces fermes déclarations ont l'air d'impressionner le public qui, subitement, se tait. Alors, Marc-Henri, le verre en main, prononce un petit discours où il est question de démocratie et de liberté. Il évoque le passé, Guillaume Tell et Mistral, Tartarin et Winkelried. Il parle de la communauté de race et de la langue, boit à l'amitié des deux pays et lance, en terminant, un vigoureux : « Vive la France, vive Tarascon. »

Les applaudissements éclatent partout ; on rit, on se pousse du coude, on se soulève à demi pour voir cette bonne face joviale de Vaudois authentique au sourire modeste et à l'air ingénue.

Cependant, l'heure s'avance. Il faut partir. Depuis quelques minutes François du Crétêt retient notre syndic par le pan de son veston et lui souffle dans les dos : « Marc-Henri, ne vous pas que tous ces gens se moquent de toi. Partons, c'est l'heure. »

Et nous voilà de nouveau casés dans la voiture. Au moment où elle s'ébranle, Marc-Henri fait un dernier geste d'adieu. Pour un peu, il aurait dit, comme Tartarin dans une occasion mémorable de sa vie :

— Pascalon, la bannière. Jean des Sapins

Il a trouvé cela ! — Quelle différence y a-t-il entre un accent circonflexe et un bateau ?

— N'y en a pas !

— ?....

— Tous les deux vont sur l'o.

CE QUE L'ON VOYAIT EN SUISSE EN 1700

Bâle, le professorat était héréditaire, le fils aîné succédait légalement à son père ; c'est ainsi que la famille Buxtorf a occupé de 1591 à 1732, c'est-à-dire pendant 141 ans, la chaire d'hébreu.

A Schaffhouse, un jeune homme qui se trouvait membre du Grand ou du Petit Conseil devait en sortir, si son père ou son frère aîné venait à entrer dans l'un de ces deux corps. Quatre heures après la mort d'un titulaire, la place devait vacante devait être repourvue.

Les Schaffhousois ont aussi montré que la mort crée des inégalités. Durant la vie, les hau-